



Réception de Marie-Claire Blais

DISCOURS DE MARIE-CLAIRE BLAIS
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 8 MAI 1993

Madame,

Je vous remercie, chère Liliane Wouters, de l'accueil chaleureux que vous m'avez adressé au nom d'une Académie dont je me convaincs peu à peu que j'en suis vraiment devenue membre. Il y a longtemps que nous nous connaissons. Je vous revois dans un café souterrain de Bruxelles, il y a de cela bien des années. Je vous revois lire vos troublants poèmes, qui me semblaient très sensuels et pleins de frémissements contenus, maîtrisés : la langue y était belle, lyrique en même temps, concrète comme tout ce que vous écrivez. Pour vous, l'élan de vivre dans toute sa force et l'expression audacieuse de votre poésie ne faisaient qu'un tout, miraculeux et provocant, qui pousse plus loin la liberté du langage. Vous étiez dans ce café, avec notre ami Pierre Mertens, jeune homme aux cheveux bouclés, encore un peu farouche. Vous me paraissiez des amis inséparables et des poètes, des écrivains qui vénéraient tous les deux les riches trésors de la littérature belge. Vous parliez de vos amis avec ferveur, exubérance, air de jeunesse, une tendre passion pour l'écriture. Les écrivains vous sont restés proches puisque vous voici à nouveau réunis par ce que vous appelez, dans votre discours de réception, « notre seule patrie, la langue française ». Je peux dire, en vous écoutant, ce que vous disiez, lorsque vous avez été reçue à l'Académie royale, succédant à Robert Goffin : « Je ne suis rien, je ne me sens rien. » Vous prononciez ces mots dans la confusion et, peut-être, le bonheur. Je veux citer encore une autre de vos phrases qui m'a beaucoup plu parce que c'est bien vous que l'on retrouve dans ces paroles : « Le

devoir d'originalité, doit s'accompagner de modestie... » Ce devoir d'originalité, j'imagine que c'est ce métier de la fluide compréhension des cœurs que nous avons toutes les deux choisi, lequel est si exigeant et difficile qu'il ne peut éveiller en nous que de la modestie car, plus nous le pratiquons, plus il nous met à l'épreuve par ses difficultés.

En vous remerciant de tout cœur de m'introduire dans cette réunion fraternelle, si impressionnante et inespérée, je remercie notre Secrétaire perpétuel des conseils et documents précieux qu'il eut la générosité de me faire parvenir au Canada, pour la préparation de mon discours sur Madame de La Rochefoucauld. Remerciements aussi à Pierre Mertens, de son soutien vigilant et amical à travers les années. Grâce à vous tous, à votre appui, l'inquiétude et la timidité que j'éprouve aujourd'hui en seront allégées.

Mes chers Confrères, mes chers amis,

Vous me faites un bien grand honneur en m'invitant dans votre Compagnie comme membre étranger. Je peux avouer, et ce fut là le sort de mes prédécesseurs sans doute, que j'en suis aussi heureuse que confuse, mais c'est quand même la joie qui l'emporte. Car je suis infiniment touchée que votre Académie soit une Académie sans frontières. Déjà, Madame de La Rochefoucauld, en succédant au grand linguiste et romancier suisse Benjamin Vallotton, représentait en même temps que Madame Anna de Noailles, et le grand grammairien français Ferdinand Brunot, la France. Que de fertiles rencontres, entrecroisements d'esprits et de cultures entre la Belgique, la France, la Suisse, et aussi le Canada lors de l'élection d'Édouard Montpetit en 1921, à qui succédera la princesse Bibesco. Cette Roumaine, d'éducation française, fut une irrésistible voyageuse qui avait déjà parcouru la Perse avant de se rendre dans le Canada natal d'Édouard Montpetit pour lire les livres de son prédécesseur et saluer en lui « l'humaniste, l'universitaire, l'homme qui s'est montré digne de représenter l'inépuisable génie de la langue française et la fidélité à la patrie intérieure ». C'est ainsi, à travers ces liens spirituels tissés d'un pays à l'autre, que votre Compagnie repousse l'étroitesse des frontières pour laisser place à la liberté de l'amitié et de l'estime.

Carlo Bronne, dans le discours de réception qu'il adressait à la duchesse, le 26 octobre 1963, rappelait que celle-ci était la quatrième femme appelée à siéger à l'Académie royale de langue et de littérature françaises au titre étranger. Ce qui m'a tout de suite attachée à elle, ce fut son singulier parcours de femme-écrivain. Destin unique d'une femme, déjà combattante pour les droits de la femme, dont la voix prophétique annonce le féminisme d'aujourd'hui avec une détermination tranquille, souvent effacée. Mais, chez elle, l'action de dissidence ou la rébellion travaillent en secret dans son écriture comme dans tous les arts qu'elle choisit d'exercer avec la même détermination et toujours de façon très personnelle, que ce soit la peinture, la littérature, le roman, la poésie ou l'essai, ou l'étude des sciences avec ses recherches assidues en biologie, en mathématiques et en astronomie.

Ce vaste esprit est constamment consumé par de hautes exigences intellectuelles, par une curiosité sans mesure dans tous les domaines qu'il approche. Nous nous flattons, en Amérique du Nord, de ne pas croire au rang social, comme on le fait en Europe : pourtant, cette hiérarchie qui répugnait tant à Léon-Paul Fargue, nous dit Madame de La Rochefoucauld, sépare chez nous comme ailleurs les riches des pauvres, les superbes et les puissants des humbles et des faibles. Peut-être manquons-nous de franchise en niant que des personnes d'un autre rang social que le nôtre existent, ne serait-ce que parce que, chez nous comme ailleurs, une classe de la société en écrase souvent une autre de la hauteur de ses inaccessibles privilèges. Ce malaise « du rang social », j'ai commencé par l'éprouver, je l'avoue, en lisant les œuvres de celle qui m'a précédée. Je me disais d'abord que la femme qui m'a inspiré la trilogie, légèrement autobiographique, du roman *Les Manuscrits de Pauline Archange*, que cette Pauline des quartiers ouvriers du Québec, avait bien peu en commun avec une duchesse « qui a porté dans le monde entier », comme le dit Carlo Bronne, « le renom des lettres françaises », et qui fut la fille du comte de Fels, une enfant qui allait grandir dans le château de Voisins et dans les chambres de verdure ou de charmille de ses beaux jardins. La Pauline de mes romans, cette fillette qui est déjà écrivain, serait plus proche de la jeune héroïne de Carson Mc Cullers dans *Le Cœur est un chasseur solitaire*, celle qui écrit déjà des livres en promenant ses nombreux frères et sœurs dans les quartiers peuplés de New York, celle qui rencontre, pendant ces promenades, les futurs personnages de la *Ballade du Café Triste*, pièce que je verrai jouer à New York au

début des années 1960, d'un réalisme saisissant, bouleversant, dont le sujet est l'injustice infligée aux rejetés de la terre par cette séparation des classes sociales en Amérique du Nord, sujet que la romancière américaine reprendra plusieurs fois dans ses romans et ses pièces de théâtre.

Je ne sais si c'est dans ces jardins, près de Rambouillet, réalisés par son père — et dont j'imaginai la beauté, l'élégance lorsque j'étais enfant (mais c'était la féerique beauté des contes ou des légendes, à mes yeux) — que Madame de La Rochefoucauld conçut ce douloureux poème qui nous imprègne déjà des sentiments de solitude, de différence, d'isolement que son auteur ne cessera d'exprimer tout au long de ses œuvres : « Dirai-je quelque chose de mon enfance, / du grand jardin fermé, / de ses eaux sans espoir, / ma robe grise brille et sous le ciel j'avance : vers d'autres lourds jardins que je ne saurais voir... »

Ce poème me fit aussitôt entrevoir l'âme sensible de celle qui s'y exprimait. Voici que m'étaient révélées une enfance, dont elle a écrit qu'elle n'en finissait plus, l'immobilité dans un escalier de marbre du château, le frisson de la mort qui passe, glacé, dans la pensée de cet être si jeune, cette blessure enfin, car cette enfant sera femme et écrivain, double fragilité. Cette découverte d'un être vulnérable me fit soudain rechercher sa compagnie morale, spirituelle, par les similitudes involontairement cachées qui nous liaient. Il n'y a pas de livres, il est vrai, dans la maison où grandit ma Pauline. La tuberculose, la méningite rôdent dans ces familles des bas quartiers dont Madame Archange aimerait protéger ses enfants, mais Pauline est attirée par les déshérités de ce monde comme le fut la petite Edmée qui allait visiter de malheureux paysans avec sa mère, ou qui demandait à son père pourquoi l'on chassait du seuil du château un mendiant dans la nuit froide. Pour ces deux êtres, le malheur est presque intolérable à la naissance. Elles en ont très tôt conscience et la lucidité exacerbée de cette conscience ne leur laissera plus jamais de repos.

C'est dans la bibliothèque de l'hôtel familial, Faubourg Saint-Honoré, que la future duchesse, encore adolescente, lit tous les livres, converse avec un père brillant, diplomate, essayiste politique dont elle lit les clairvoyants articles dans *La Revue de Paris*. Pauline Archange, au même âge, travaille, après l'école, dans des magasins où elle est maltraitée comme le sont ses compagnes ; elle vend des journaux pour aider sa famille. À quinze ans, c'est une ouvrière en usine. Elle lit,

apprenant à voler avec ses camarades dans les librairies, elle est délinquante et dévore surtout des livres interdits que lui prête un étudiant d'une intelligence supérieure, Julien Laforêt. Elle s'initie avec lui à la poésie, entre dans un cercle où règne une femme poétesse, Romaine Petit-Page, qui tente de l'éduquer. Mais Pauline se souvient des misères des gens de sa classe, elle pressent que sa vie sera surtout marquée par l'expérience de la solitude dans ce labeur de l'écriture, éclairé parfois d'une douce lumière. Cette illumination de l'écriture lui sera livrée par la peinture. Une gravure de l'*Ange* de Durer, que Mère Alfreda pose sur le mur de l'école, lui fera comprendre le rôle puissant de cet ange du travail. Pour Madame de La Rochefoucauld, la peinture est d'ailleurs aussi un art d'épanouissement, de luminosité : jeune fille, elle voudra peindre. Son désir ne sera pas immédiatement exaucé par son père. Elle deviendra tout de même l'élève de Lévy Dhurmer et vingt ans plus tard — écrira-t-elle avec fierté — elle fera le portrait de Paul Valéry. Et de tant d'autres, dont Lévy Dhurmer lui-même et le chanoine Mugnier.

À dix-sept ans, elle lit l'auteur des *Maximes* dont elle ne sait pas encore que son mari lui donnera le nom. La rencontre de ces deux moralistes à travers le temps semble le signe de l'inévitable dialogue des esprits que des siècles de bouleversements, de changements, ne peuvent empêcher. Ce sera une rencontre d'une miraculeuse fertilité pour celle qui écrira, elle aussi, des pensées, des maximes : mais ses réflexions seront celles d'une femme, elles conserveront l'attrait de sa personnalité. Un doute, une inquiétude se glisseront dans ces réflexions profondes : elle sera une femme penseur, comme Simone Weil qu'elle admirait autant pour sa probité intellectuelle que pour son génie.

Peu de temps après son mariage, Edmée de La Rochefoucauld reprend l'étude des mathématiques, science qui la fascine depuis l'enfance. « Pourquoi n'osai-je pas demander à mes parents », écrit-elle, dans *Flashes*, « de me faire enseigner les mathématiques » ? « Sans doute n'appartenant pas au sexe fort, je craignais un sourire, voire un refus ou un ajournement. » Elle craindra toujours que son intelligence exige trop des siens, exige une trop rapide évolution de la société dans laquelle elle vit. Cette crainte me fait regretter de ne pas voir Madame de La Rochefoucauld inscrite parmi nos féministes contemporaines, bien qu'elle ait été l'une des premières grandes féministes du monde, une pionnière, une de celles qui, par leurs livres, leurs actions politiques et sociales, transforment la

société d'aujourd'hui en Amérique du Nord comme en Europe. Elle eût sans doute été plus heureuse en notre temps, plusieurs de ses idées jadis jugées contestataires étant acceptées maintenant ou devant l'être demain.

Mais, si je m'attriste qu'elle n'ait pas connu le bonheur de la liberté, par pudeur, par délicatesse envers ceux qui l'entouraient, je suis autrement éblouie par le courage qu'elle apporte à accomplir son destin telle qu'elle le percevait, par l'écriture ou l'étude, comme elle le fit, sans s'occuper de la méfiance masculine d'alors, collective et souriante, qui la contraignait tant dans ses activités.

Le professeur de sciences souhaité apparaît, dans la personne d'Henri Poincaré dont elle a déjà lu les ouvrages de vulgarisation (*La Science et l'Hypothèse*). Elle a entendu parler d'Einstein qu'elle veut rencontrer. Cette passion pour les mathématiques et la science, elle la partagera aussi plus tard avec Paul Valéry, son frère en esprit et son pareil, celui en qui elle se retrouve elle-même dans toutes les virtuosités de sa pensée.

Cependant elle publie ses cinq premiers recueils poétiques sous le nom d'un homme : Gilbert Mauge. Peut-être se sentit-elle plus à l'abri sous ce nom pour exprimer amplement ses sentiments sur les thèmes de l'ennui existentiel, de la solitude, de la mort. Les critiques parlent de « la forme altièrre, un peu glacée de ces poèmes... » Je m'étonne qu'on n'y voie pas brûler l'âme passionnée d'une femme, celle qui écrit dans *Merveille de la mort* : « La fenêtre est ouverte, j'écoute, la nuit ne fait plus le même bruit que dans mon enfance mais nous ne devons vivre que pour changer... » Cet écrivain méditatif à sa fenêtre dans la nuit solitaire attend avec impatience que surviennent des changements dans la condition féminine (on se souvient que, jusqu'en 1945, quand le droit de vote des femmes fut accordé par la général de Gaulle, Madame de La Rochefoucauld lutta sur tous les fronts pour les droits civiques de la femme). Cet écrivain pourrait se comparer à Virginia Woolf écrivant son Journal, dans l'attente de cette progression de l'humanité vers un peu plus de justice, faisant le récit de la torture intérieure qui la guida vers l'écriture d'*Orlando* ou de la *Lumière au Phare*. Comme Virginia Woolf, Edmée de La Rochefoucauld décrit la nécessité pour elle de survivre par le témoignage de l'écriture, « Écrire », écrit-elle, « c'est une manière de vivre qui distingue l'écrivain des autres humains. C'est avoir l'esprit, même inconsciemment, sans cesse en éveil, pour capter quelque fait, pour sentir sa

différence avec les autres, pour saisir brusquement le temps d'un éclair, la vérité profonde, une réalité que personne avant lui n'avait perçue... ».

Dans son ouvrage, *L'Angoisse et les écrivains*, celle qui semble, elle aussi, fortement ressentir cette angoisse devant l'écriture, analyse avec subtilité, avec compassion pour l'écrivain, cet aspect destructeur de l'écriture, notre angoisse, celle d'un Valéry, cette peur, ce tremblement que connaissent bien des créateurs, et qui les rendit souvent malades, comme Kafka avec la tuberculose, ou Virginia Woolf avec la folie. J'ai été émue que dans un chapitre consacré à Molière, Madame de La Rochefoucauld n'hésite pas à condamner Molière pour la célèbre diatribe du grand écrivain contre les femmes qui veulent écrire et devenir auteurs.

« Nos pères étaient gens bien sensés / Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez / Quand la capacité de son esprit se hausse / À connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse », Madame de La Rochefoucauld est justement outragée par la commune misogynie des hommes dans l'œuvre de Molière, en particulier dans *Les Précieuses Ridicules* et *Les femmes savantes*. « Pourquoi, s'il faut faire rire », commente-t-elle amèrement, « ne pas montrer plus sensiblement aux spectateurs le caractère absurde et cruel des adversaires de l'éducation féminine » ? Elle ajoute : « Si Molière, dans le génie de son art, ne pouvait prévoir pourtant les découvertes de Madame Curie, les succès actuels des filles majors à Centrale et Polytechnique, comment pouvait-il heurter, par son indifférence, des femmes écrivains telles que Mlle de Scudéry qui venait d'inventer le roman psychologique avec *Le Grand Cyrus*, comment, pouvait-il méconnaître ce temps où Madame de Sévigné, mémorialiste, composait ses étonnantes lettres, où Madame de La Fayette était sur le point de publier *La Princesse de Clèves* ? »

L'angoisse à l'état pur, telle que la décrit Kierkegaard revient aussi dans ces pages sur l'écriture et l'anxiété. « Tout écrivain souffre d'angoisse dans l'exécution de son œuvre », écrit-elle, mais, dans tous ses écrits, c'est, plus que l'angoisse encore, « l'état d'ennui », qu'elle redoute pour l'âme humaine.

« L'angoisse indéfinissable, le serrement de cœur invincible, dont parle Théophile Gautier dans une lettre à sa fille, ne sont-ils pas à la source de cet ennui indicible qui est en même temps la prise de conscience de notre mortalité ? »

C'est cette morne sensation d'ennui qui pousse notre auteur à fuir la campagne et la morosité de ses paysages et de ses climats, pour les rivages plus

joyeux de la mer. Mais elle est loin, néanmoins, de cet « acquiescement » sur lequel elle écrit de si belles pages, pourtant peu résignées. Il me semble qu'elle nous recommande davantage « le droit au bonheur » dans cette réflexion qu'elle nous livre sur une phrase de la Déclaration constitutionnelle américaine. « Il y est dit », écrit-elle, « que l'homme a le droit de vivre tous les jours dont l'a doté le Créateur... Si ces jours sont tristes, misérables », ajoute-t-elle, « il faut bien les vivre tels quels, tels qu'ils s'offrent à nous, et s'écoulent lentement, inexorablement ? Non, la misère est exclue : le droit à la vie est accompagné dans ce beau texte du droit au bonheur... »

Si Madame de La Rochefoucauld était encore parmi nous, elle serait infiniment attristée que ce droit au bonheur, idéalement rêvé outre-Atlantique pour tous ou que la beauté de ce texte, hélas peu mis en pratique, soient désormais sous le coup de sinistres menaces, le racisme, la destruction nucléaire : la mort de tout ce qu'elle aimait et chérissait.

Madame de La Rochefoucauld a été elle-même affligée par la guerre, qui lui a enlevé des êtres chers, des amis, des parents : pendant la première guerre mondiale, elle perd un frère aviateur, bien-aimé, l'enfant du château avec qui elle faisait du calcul mental et jouait des pièces de Racine. L'ombre funeste lui arrache aussi l'enfant de sa sœur : Bruno mourra « faute de sérum » atteint de la diphtérie, écrit-elle dans *Flashbes*. Elle apporte la même discrétion dans le bonheur, par exemple lorsqu'elle nous présente sa fille Solange se déguisant pour une fête. Sa tendresse maternelle se répand déjà sur l'écrivain qu'elle sent vivre en Solange dont elle est la première à reconnaître la sensibilité. Cette tendresse, en revanche, Madame de La Rochefoucauld l'attendit d'une mère généreuse mais peut-être un peu rigide pour ses enfants. Celle qui emmenait la petite Edmée visiter les enfants pauvres, cette mère austère et bonne comme on la voit dans les livres, lui fendit pourtant le cœur de jalousie en se penchant vers un de ces frêles visages déshérités pour l'embrasser : la petite Edmée n'eut-elle pas l'impression, alors, de n'avoir jamais reçu de sa mère un pareil baiser ?

Cette tendresse unique, cette compassion de la femme artiste dans ses travaux, elle la manifeste aussi dans ses livres qui sont vraiment d'avant-garde — si on pense qu'ils ont été écrits dans les années soixante : *Femmes d'Hier et d'Aujourd'hui* ou cet indispensable essai sur les *Femmes dramaturges* qu'elle a lu à la

séance mensuelle de l'Académie, le 11 mai 1968 ; enfin ces études sur l'écriture féminine dans toute sa splendeur et sa nouveauté : les poèmes mystiques de Marie Noël écrits dans l'humilité d'une vie vouée comme celle d'une religieuse à la foi, et à l'amour de Dieu, seront aussi objectivement appréciées que ceux, plus profanes, plus charnels et plus brûlants, d'Anna de Noailles ou même de Renée Vivien. Comme l'écrit Madame de La Rochefoucauld, plusieurs de ces œuvres sont injustement oubliées, ignorées aujourd'hui.

C'est bien ainsi qu'elle présente l'un de ces livres dans son avant-propos : « Par ces études écrites à différentes époques et consacrées aux femmes poètes, romancières, moralistes, dramaturges, voire politiques — nous avons voulu souligner le fait de la promotion féminine au vingtième siècle. Nous avons souhaité également remettre en lumière d'intéressantes personnalités qui ont été célèbres de leur temps, mais qui sont aujourd'hui moins connues... »

Cette mise en lumière est surtout impressionnante dans *Femmes d'Hier et d'aujourd'hui*. On y retrouve Emily Dickinson, — peut-être la Marie Noël américaine, certes aussi simple et dépouillée — qui avait si peu de foi en elle-même qu'elle avait demandé à sa sœur « de brûler » ses textes poétiques d'une rare beauté. La courageuse existence d'Elisabeth Browning est évoquée aussi, cette Elisabeth Browning qui, à la même époque, publiait ses admirables poèmes dans lesquels elle décrit l'enfer des enfants dans les usines et le malheur de leur condition.

Des auteurs encore plus lointains, parfois absents des anthologies, sortent de l'ombre des siècles. Marie de France, qui vivait à la cour d'Angleterre au douzième siècle, Christine de Pisan, Marguerite de Navarre, Louise Labé. Plus proches de nous, Marceline Desbordes-Valmore et Louise Ackerman, une philosophe. Madame de La Rochefoucauld trace, avec sa délicatesse de peintre, le nostalgique tableau de ces femmes poètes dont, tant d'œuvres ont été malheureusement ensevelies, privées de leur juste part de résonance dans la littérature moderne. « Nous représentons-nous au centre de ces femmes, écrit-elle, la plus brillante, Anna de Noailles, entourée de ses sœurs charmantes et sensibles — comme l'impératrice Eugénie et les dames de sa cour dans le tableau de Winterhalter ? On pourrait rêver à une corbeille des bacchantes, des amantes — orgueilleuses ou tristes — avec Gérard d'Houville, Lucie Delarue-Mardrus, Hélène Picard, ou Amélie Murat. À l'écart, sur un haut degré, siègeraient, comme un ange musicien

maudit, la première ombre du siècle, Renée Vivien et, de l'autre côté, à la même hauteur, la dernière venue, Catherine Pozzi, la savante ».

Cette description toute fine et nuancée, qui a les teintes d'une aquarelle, ne réunit pas que les mystiques et les spiritualistes — mais aussi des ménagères, ces mères semblables aux nôtres, qui donnent leur vie entière à leurs enfants —, ce sont alors les poétesses Cécile Sauvage, Henriette Charasson, et l'enfant rimbaldienne qui meurt à quinze ans, Sabine Sicaud. Soulignant l'oubli dans lequel ces femmes ont été laissées, Madame de La Rochefoucauld nous rappelle celles qui étonnèrent, qui scandalisèrent, qui enchantèrent le public. De Renée Vivien, elle loue « l'hellénisme d'érudit » chantant la Grèce éternelle, « le charme maladif des musiques moroses ». Elle nous incite à écouter « le chant parfait de ses poèmes », tout en déplorant parfois leur paganisme et la sensuelle langueur des images. Mais c'est l'admiration plus que la sévérité qui gagne tout de même son cœur lorsqu'elle nous parle de Renée Vivien, d'Anna de Noailles. L'évolution des mœurs, à laquelle un écrivain comme Colette a apporté un élan si prompt, voire une saine insolence, Renée Vivien eût aimé s'en réjouir : comme elle eût aimé, me semble-t-il, rencontrer ses sœurs féministes et lyriques, au son libéré et franc de leurs œuvres, Christiane Rochefort, Monique Wittig, Françoise Mallet-Joris...

Ce que Madame de La Rochefoucauld reprochait à l'aveuglement de Molière dans *Les Femmes savantes* et *Les Précieuses Ridicules*, elle le reproche gravement à André Gide dans *Femmes d'Hier et d'aujourd'hui*, car, dans son anthologie de la poésie française, André Gide n'a pas fait figurer la comtesse de Noailles. « Il me faut », a-t-il dit, « faire appel à ma raison pour rester calme et juste envers elle », après l'avoir reconnue « douée de tous les dons ». Il critique la « déplorable inconsistance de ses vers, en complaisant abandon aux plus faciles pâmoisons ». Edmée de La Rochefoucauld, qui est avant tout une femme tolérante, retient ici sa colère. « Gide », nous dit-elle, « a déjà méconnu les génies de Proust et de Mallarmé, les excluant d'une anthologie, mais on ne peut être que révolté, indigné en lisant ces mots du grand écrivain. On y sent plus que du mépris pour l'écriture féminine : une sorte de ricanement, de sarcasme. Cela nous désole en effet de la part de l'auteur des *Nourritures Terrestres*, proclamant les désirs de liberté d'épanouissement de Nathanaël, cet être dont la grâce est féminine »...

Notre amie ne voyait-elle pas « en ces anges musiciens » de la littérature féminine, Anna de Noailles, Lucie Delarue-Mardrus, poète et romancière, Marie de Hérédia qui écrit sous le nom de Gérard d'Houville, Hélène Picard et tant d'autres que nous redécouvrirons sans doute plus tard dans des éditions originales, une fraîcheur, un ensoleillement qui renouvellent l'autre littérature ? Certes, elle sera parfois offensée de la liberté que prennent ces jeunes auteurs féminins dans l'élasticité de leur morale. « S'étonnera-t-on, se demande-t-elle, qu'en ce siècle cruel et désordonné, soit né le roman sans conclusions morales ? Nous ne disons pas roman immoral, car la peinture est par définition celle des mœurs imparfaites, et dans ce sens, tous les romans sont immoraux même ceux de la Bibliothèque Rose. »

Scrupuleuse, elle se demande aussi, si les auteurs mesurent leurs responsabilités et si *Bonjour tristesse* ne signifierait pas *Bonjour remords*, l'absence dans certains livres de condamnation finale étant vraisemblablement dangereuse ? Le « vraisemblablement » est une question, une interrogation à l'auteur car celle qui la pose ne tient pas à l'irrévocabilité de ses jugements. Il faut voir justement avec quelle estime admirative elle parle de Françoise Sagan dans son essai sur *Les Femmes Dramaturges* où elle loue *Le Cheval évanoui*. Nous apprenons en même temps, dans cet essai, combien est ancienne la dramaturgie des femmes, qui remonte au seizième siècle avec les écrits d'une bénédictine allemande. Mais que sont devenus des génies comme la Duchesse de Newcastle qui écrivait des drames en Angleterre au dix-huitième siècle. Pourquoi n'entendons-nous jamais les noms de Aphra Belin, contemporaine de l'écrivain Dryden, de Suzanne Centliven ou Lady Gregory qui inaugurerait le théâtre irlandais avec Georges Moore ? Que de troublants silences pèseraient encore autour de ces vies si Madame de La Rochefoucauld n'avait pas mené ses rigoureuses investigations de siècle en siècle ! Aucun des ces noms féminins n'avaient été pratiquement nommé jusqu'ici dans l'histoire du théâtre.

Elle, elle se penche aussi sur les œuvres de deux femmes dramaturges françaises, Delphine de Girardin et Marie Lenéru. Là encore, un écrivain qui est un homme, Lamartine, est loin d'apporter son appui à son amie Delphine qui écrit des pièces de théâtre. Il se moque de la vivacité de cet esprit. Delphine de Girardin se défend pourtant avec force... Si on lui demande pourquoi les

Françaises ne sont pas à l'Académie, elle répond : « parce que les Français sont envieux de l'esprit des Françaises ». Les pièces de Delphine de Girardin sont satiriques : si elle émeut Georges Sand par son théâtre ou ses chroniques parisiennes, les hommes, séduits par son charme ou sa beauté, la soutiennent à peine lorsqu'elle fait jouer son *Lady Tartufe*.

Nous sommes reconnaissantes à Edmée de La Rochefoucauld de nous rappeler ces noms précieux, Delphine de Girardin, Marie Lenéru, l'écrivain infirme et son âme liturgique... « Écrire étant la plus profonde manière de penser », écrit Marie Lenéru, « c'est la plus profonde manière de vivre ». La citation est très proche de ce que note notre grande consœur sur la noblesse du rôle de l'écriture dans sa vie. Il y aura une victoire merveilleuse dans la vie de Marie Lenéru, toute faite de luttes et de souffrances physiques. Notre amie écrit : « Marie Lenéru sera la première femme de lettres, depuis Georges Sand et Madame de Girardin, qui verra son nom figurer sur l'affiche de la Comédie-Française. » Cette victoire est de brève durée. Le 2 août 1914, la guerre éclate, les derniers mots qu'écrira Marie Lenéru dans son journal nous sont confiés par Madame de La Rochefoucauld : « Ô Profondeurs », l'exclamation de Saint-Paul devant les insondables mystères divins. Je ne sais si elle sentit passer comme moi, dans ces mots du Journal : « Ô profondeurs », ce désespoir de Marie devant l'insondable justice, l'insondable injustice ou l'insondable mystère de cette condition féminine qui laisserait son œuvre si longtemps méconnue, mais, dans sa défense des auteurs, je reconnais, dans ce « Ô profondeurs » écrit d'une main tremblante, un peu de la détresse de ces femmes écrivains incomprises et oubliées, un accablement au bord de la révolte.

Madame de La Rochefoucauld termine son essai en exprimant son espoir dans la nouvelle écriture ; Françoise Sagan, en dramaturgie, avec son magnifique *Château en Suède*, les romans de Marguerite Duras qu'elle semble avoir relus plus tard dans sa vie, les romans de Nathalie Sarraute et la minutieuse analyse « des petits mouvements qui se produisent à notre insu dans les profondeurs de l'âme ». L'authenticité, l'imagination de ces œuvres raniment son espérance de voir l'écriture féminine appréciée à sa juste valeur.

Mais elle n'est pas que cet écrivain féministe dont l'esprit est fabuleusement ouvert, qui défend inlassablement les droits de la femme sur le plan social et

politique. Sans relâche, à travers les années, la complexité de son intelligence, son culte de l'amitié l'entraînent à entretenir, dans ses salons à Paris, comme ici en Belgique, ses relations privilégiées avec Émile Verhaeren ou Léon-Paul Fargue qu'elle rencontrait dans un salon de la rive gauche. L'esquisse vive qu'elle dessine de ce poète est l'un des plus touchants de ses nombreux portraits. Sous le coup d'un pinceau allègre, nous la retrouvons à Montmartre avec Léon-Paul Fargue qui mange des escargots, « invitée par cet homme étrange », écrit-elle, « boudha et bohème, noctambule et émailleur, trois ou quatre fois poète en prose et déambulations nocturnes ». D'autres tableaux, d'autres portraits d'écrivains de peintres, de savants, dans sa peinture comme dans ses livres, lui ont été inspirés par les rencontres dans son salon, Place des Etats-Unis : Paul Valéry, Paul Morand, André Maurois, Geneviève Tabouis, Hélène Vacaresco, Teilhard de Chardin, Jean Perrin, l'astronome Antoniadi, le biologiste Caullery, André Siegfried...

Pour elle, la poésie est toujours au même rang, le premier rang dans toutes les sphères de l'activité humaine... « Si la poésie pouvait régner en politique », nous dit-elle, « nous serions tous plus heureux ». Dans son essai : *La poésie politique en France*, elle prend en considération le spleen de Gérard de Nerval. L'extrême lucidité du poète devant le désordre du monde le porte à des désarrois morbides, jusqu'à sa propre destruction. Elle plaint aussi Malherbe qui dut écrire « des vers de nécessité » politique qu'il vendait trois francs par alexandrin. Elle voit en Lamartine « la muse des poètes politiques » au dix-neuvième siècle. Dans son idéalisme si pur, un poète comme Leconte de Lisle, en signant un manifeste contre l'esclavage, incarne les principes de la démocratie moderne.

Ces visionnaires de la société qui aspirent à l'ordre du monde et à la fin du terrible chaos, sont des mystiques. Elle les nomme à plusieurs reprises, avec la même attentive vénération : Simone Weil, Pierre Emmanuel, Emily Dickinson et le jésuite anglais Gérard Manley Hopkins, « qui nous introduit simultanément dans la fiction et la métaphysique », comme elle l'écrit dans *Flashbes II*, dont un chapitre concerne ses lectures étrangères. Quant à moi, j'eusse été bien étonnée en lisant ces grands visionnaires de notre temps tout en apprenant l'anglais dans la bibliothèque de l'Université de Harvard à Cambridge en 1963, si on m'avait dit que ces lectures étaient aussi les lectures préférées de Madame de La Rochefoucauld

en langue anglaise et que j'aurais un tel plaisir à les restituer à sa mémoire aujourd'hui...

De celle qui a écrit tous ces livres dont *La Femme et ses droits*, *Les Moralistes de l'intelligence*, *Images sur Paul Valéry*, *La Nature et l'esprit*, je ne fais ici qu'effleurer l'âme limpide mais secrète qui ne ressemblait, dans ses profondeurs féminines, à aucune autre, pas même à l'âme de ses amis frères et parfois presque jumeaux, mais je regrette de ne pas l'avoir connue dans ces lieux, ces paysages marins où nos deux vies, plus allégées, auraient pu connaître la détente et la contemplation, tout en parlant de cet art dont nous avons toutes les deux éprouvé la dureté et la joie, l'écriture.

Avec la continuité du temps et de l'expérience, Edmée de La Rochefoucauld, dans ses œuvres, parle de plus en plus d'elle-même avec liberté, spontanéité. Dans plusieurs de ses œuvres de jeune maturité, le « je » de l'auteur était distant, parfois même absent : c'est le prénom Marie qui le remplaçait, une Marie mélancolique, isolée par le royaume de son intelligence, dans la modestie d'un prénom où elle demeure cachée de nous, voilée. Dans *Flashes III*, qui a été publié en 1989, comme dans *Flashes II*, le « je » s'affirme volontairement. Elle n'hésite plus à confier ses peines ni ses préoccupations croissantes sur la maladie, la mort, sa douleur de vieillir, de souffrir, de voir souffrir les autres. « Lors des dernières années d'une vie qui s'est prolongée au-delà peut-être de la moyenne, écrit-elle, je constate la diminution des facultés de ce cerveau... »

Edmée de La Rochefoucauld déplore cet affaiblissement tout en continuant d'écrire avec la même éloquente gravité. Elle s'attaque même à des problèmes actuels, à une recherche de solutions qui pourraient apaiser les souffrances des mourants telles que l'euthanasie, la mort volontaire lorsqu'un malade est en proie à d'insupportables souffrances. Sans doute sa pensée chrétienne s'oppose-t-elle à une loi « qui accorderait le droit de donner la mort », mais cela montre bien la vigilance d'esprit qu'elle nous apporte jusqu'à la fin dans ces réflexions soucieuses, toujours charitables pour autrui.

Je ne sais dans quelle solitude, quelles affres Madame de La Rochefoucauld vit venir la mort, mais j'ai de la compassion pour ces douleurs morales violentes qu'elle a su exprimer admirablement dans *Flashes II*, lorsque la peur de mourir et la douleur de la séparation tourmentaient sa pensée. « Le problème », écrit-elle sur

un ton confidentiel « sur lequel les gens ne se penchent pas est celui de la douleur morale, de la tristesse insurmontable, de la folie que crée la perte d'un être cher. Comment trouver un remède pour faire disparaître une douleur sans limites ? ». Et un peu plus loin : « Heureusement, l'évocation de notre propre mort nous incite parfois à nous raccrocher à l'existence ? », phrase dans laquelle on perçoit sa constante sérénité, son constant amour de la vie.

Nous qui sommes seuls ici aujourd'hui, sans sa présence pour nous reconforter dans notre lutte, nous pouvons apprécier que cet être soit venu parmi nous pour nous émerveiller des dons multiples de son œuvre comme de sa pensée. Une amie de Madame de La Rochefoucauld, Madame de T'Serclaes, disait d'elle récemment au Secrétaire perpétuel de notre Académie, que « la qualité la plus exceptionnelle de Madame de La Rochefoucauld était peut-être de n'avoir jamais dit un mot contre quelqu'un. Elle témoignait d'une tolérance et d'une fidélité également extrêmes. Le cœur était chez elle à la hauteur de l'intelligence ». J'espère avoir pu rendre hommage ici, aujourd'hui, à ce cœur, à cette intelligence d'une femme que je tiens en si grande et profonde estime.

Copyright © 1993 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Marie-Claire Blais, *Réception de Marie-Claire Blais. Séance publique du 8 mai 1993* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1993. Disponible sur : < www.arllfb.be >